

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 11

Artikel: Chansons : chansons d'hier
Autor: Alin, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200970>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

donnant des allées et venues des étrangers ; il s'arrête à la porte d'entrée, lève les yeux vers le ciel gris, puis, s'avancant au milieu de la haute terrasse, étend la main grande ouverte... Il pleut !

— Sale temps !

M. Trueb abaisse sur son nez les lunettes d'or qu'il porte volontiers au milieu du front et poursuit en grognant ses observations météorologiques.

— De l'eau !... par tonnes !... Ça ne va pas traîner !

En effet, les pointes de la Dent-du-Midi sont enveloppées d'un manteau de plomb et, sur le dos de la grande montagne noire, des nuées blanchâtres, chassées par le vent, se poursuivent, s'allongent et s'amincissent comme si elles allaient se dissiper ; mais soudain elles se reforment et se rejoignent, s'entassant les unes sur les autres, plus épaisses et plus gonflées.

— Sale temps !

La plaine, que raie la bande trouble du Rhône, les villages aux claires façades, les chalets disséminés sur la pente des monts ou groupés dans un cirque de collines, tout ce vert paysage, si varié et si coloré, disparaît peu à peu sous les nuages fumeux qui s'avancent et s'étalent, tandis que sur la terrasse crépissent les premières gouttes de pluie.

— Je ne te demande, chien de Jupiter, qu'un peu de soleil pour aujourd'hui et demain ! Songe qu'il va m'arriver une famille de tout premier ordre : huit dames et messieurs avec une dizaine de domestiques !

L'hôtelier se tourne dans la direction de Genève : du noir, encore plus de noir !

— Aïe ! aïe ! quand le mauvais temps vient du lac, on en a pour huit jours !

Tout à coup, bien que le ciel continue de s'assombrir, le visage de M. Trueb s'éclaire et rayonne.

Sur la terrasse est apparu un des hôtes du premier étage — chambre, d'angle avec salon — M. le baron Marco Danova.

— Monsieur le baron, j'ai bien l'honneur... Tous mes respects, monsieur le baron.

— Mais le noble étranger, un ex-Vénitien qui a force de voler des millions à Alexandrie d'Egypte, a presque perdu la parole, ne répond pas aux obséquieux compliments. Il est furieux ; son nez est devenu un bec menaçant et sa face ronde encadrée d'une courte barbe trop noire, n'est plus jaune, mais verte.

— Allez au diable, M. Trueb, vous et vos pronostics !... Il pleut, ne voyez-vous pas qu'il pleut !

Le terrible baron fronce les sourcils et se croisant les bras sur la poitrine fixe l'hôtelier.

— Répondez, homme-baromètre, pleut-il ou ne pleut-il pas ?

— Quatre gouttelettes... mais cela ne fait rien.

— Comment ! cela ne fait rien !

— Je veux dire, monsieur le baron, que ce n'est qu'une petite ondée passagère. Demain...

— Demain !... Voilà une semaine que, tous les jours, vous me dites : demain ! C'est scandaleux : dix-huit heures de chemin de fer, cinq heures de voitures et monter à mille trois cents mètres pour se noyer !

A cette sortie du baron, M. Trueb, remontant ses lunettes sur le front, fit entendre un formidable éclat de rire.

— Il y a bien de quoi rire ! monsieur l'hôtelier. Je vais faire mes malles et décamper, en barque, s'il le faut.

— Partir ? maintenant que le temps se met au beau ?

— Au beau ? rugit le baron, au beau ?

— C'est la fin de la bourrasque, les prévisions sont des plus favorables, le baromètre

monte, la corde de l'ascenseur est molle, molle, molle.

— Vous ne m'avez jamais dit qu'elle fût dure ; il n'en a pas moins plu tout le temps !

— Je vous assure que nous avons le beau, et puis, monsieur le baron, j'ai toujours de la chance et je porte bonheur à mes hôtes... Voyez la cime des Diablerets, elle commence à se découvrir !

— N'est-ce pas la Dent-du-Midi qu'il faut observer ?

— Le soir, monsieur le baron, le soir ; mais dans la matinée, le grand horoscope, le signe infaillible, ce sont les Diablerets.

Tant d'assurance en imposa au baron Danova.

— Alors, je pourrai tout de même entreprendre demain cette fameuse excursion au Chamossaire ?

— Je vous le certifie.

La promesse d'un ciel serein pour le jour suivant est toujours, même pour ceux qui y sont habitués, un des rares plaisirs qu'offre la montagne par la pluie.

Marco Danova, subitement radouci, ouvrit son parapluie et s'éloigna de son pas d'automate.

Cependant les nuées continuaient de monter, toujours plus rapidement. Un instant, un pâle rayon de soleil les troua obliquement, éclairant la croupe d'une colline et les roches d'une arête. Puis l'atmosphère se brouilla de nouveau et une violente raffale rejeta M. Trueb dans son hôtel.

Alors, tandis que les dames poussent des clameurs d'épouvante, qu'on ferme les fenêtres et les volets et qu'on allume les lampes électriques, M. Trueb, saluant à gauche et à droite, et faisant révérences sur révérences, se réfugie dans son bureau...

Driin ! La sonnerie du téléphone appelle M. le gérant.

— Voilà ! Qui me demande ?

— C'est de Bex, de la part de la famille italienne qui doit monter à Villars.... Pleut-il chez vous ?

— Le ciel se débarbouille !... Le temps sera superbe !... Je vous le garantis...

A la bonne franquette.

C'était au temps des milices.

Un soldat qui faisait sa première école fut placé en sentinelle devant le corps de garde de la Cité.

Peu après, passe un officier en petite tenue. La sentinelle continue sa faction.

— Vous ne me connaissez pas ? fait l'officier.

— Na, monsu, n'ai pas c't'honneur.

— Je suis l'inspecteur général des milices.

Quand j'arrive, vous devez appeler le poste voisin.

La sentinelle posa son fusil et alla frapper à la vitre du corps de garde, en criant :

— Dité-vai, vos autrés, vo faut ti sailli frou,

y a cauquon qué vo demandé.

Chansons.

CHANSONS D'HIER

Vous nous demandez, cher *Conteur*, dans votre avant-dernier numéro, « qui connaît la vieille chanson ? »

J'aime mieux, cent fois mieux,

Un jeune mari qu'un vieux, etc.

J'ai entendu souvent — dans les Alpes vaudoises surtout — fredonner le couplet que vous publiez. Hier encore, je l'ai fait chanter à une personne âgée de 75 ans et qui a été élevée dans le Jura. Invariablement la mélodie a été — avec quelques modifications — celle de la chanson du « Roi Henri » :

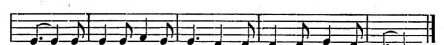
Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville....
Etc.

En fait de chansons villageoises, connaissez-vous celle de la « Délaiée », que j'ai entendu chanter, il y a quelques années, à la fin d'un repas de noce, à Sullens. C'était une grande fille de vingt ans qui chantait cela, très lentement, avec des larmes dans la voix, les yeux baissés et les mains jointes ; « tout le monde pleurerait »... l'épouse surtout.

Très lent.



Je suis la dé-lai-sé - e Qui pleu-re nuit et



jour. Ce-lui qui m'a laissé - e Fut mon premier a-mour.

I

Je suis la délaissée
Qui pleure nuit et jour,
Celui qui m'a laissée
Fut mon premier amour.

II

Il a pleuré, l'infâme,
Pour enchaîner mon cœur,
Pour allumer la flamme
Qui brûla mon bonheur.

III

Ses sanglots, ses caresses,
Et ses baisers trompeurs,
Et ses folles promesses
M'ont jeté dans les pleurs.

IV

Je tremble et je suis pâle :
Je le vois chaque jour
Aux pieds d'une rivale
Lui conter son amour.

J'ai entendu ailleurs cette même chanson, à laquelle avaient été ajoutées les deux strophes suivantes, qui me font l'effet de ne pas appartenir au texte original :

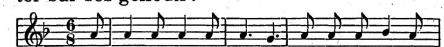
V

Elle s'en va furieuse
Et tue son amant ;
Après la malheureuse
Alla s'en faire autant.

VI

La mort est bien cruelle,
Souvenez-vous toujours ;
Et demeurez fidèle,
Jeunesse, à vos amours.

Et celle-ci, qu'une bonne, venant de Bonvillars, nous chantait jadis, en nous faisant sauter sur ses genoux :



Si j'é-tais hi-ron-del-le, Que je sa-che vo-



ler, Sur le sein de ma bel-le J'irais me re-po-ser.

II

Amusez-vous, fillettes,
Profitez des beaux jours,
Le temps des amourettes
Ne dure pas toujours.

III

Une fois mariée,
Il faut changer de nom,
S'occuper la veillée
Et bercer le poupon.

PAUL-E. MAYOR.

CHANSONS D'AUJOURD'HUI

Nos pensionnats.

A Mimi.

I

Deux par deux, sages, les yeux droits,
— Quelquefois se t'nant par les doigts —

On les mène faire des emplettes
Les poulettes,
Ou bien au lac r'garder les mouettes
Et comme on pige les percouettes...;
Le long du quai... le long des bancs,
— P'tit troupeau de p'tits bonbons blancs —
Elles font toujours les mêmes trottées
Les poulettes.

II

L'hiver, on monte à Sauvablin,
Ell' sav' que sur l'étang trop plein
On ver'ra pointer des casquettes
Les poulettes!
Mais derrière elles — souvent blettes —
Vont leurs bergères sans houlettes,
Tant craintives des pantalons!
Alors « leurs » espoirs bleus s'en vont...
Elles... n'ont pas peur des culottes,
Les poulettes!

III

Ell' savent Molièr', comme on peint,
Jouer du Godard ou du Chopin
(Par cœur ou bien avec les notes)
Les poulettes;
Blondes, brunes, minces, boulottes,
Y en a des tas, y en a des flototes!
Fraîches et ros', puis vous savez,
Ell' savent aussi pyrograver
Des cadr' ou des porte-allumettes,
Les poulettes!

IV

Scheler, Schilling,... un récital,...
Dalcroze,... — quand il est moral —
On les mène par bandelettes,
Les poulettes;
L'anglais, le barn et les raquettes,
Ça marche comm' sur des roulettes;
Les verb' en « ir », les mots en « eux »
Et quand elles rentrent « chez eux »
Elles sont presque polyglottes,
Les poulettes!

PIERRE ALIN.

KURSAAL. — Aujourd'hui, samedi, et demain, en matinée et le soir, *dernières représentations du Cercle de la mort*. Nouveaux débuts. Les personnes qui n'ont pas encore vu le « Cercle de la mort » feront bien de ne pas manquer l'occasion qui, exceptionnellement, leur est offerte d'aller applaudir cet exercice dont la hardiesse est stupéfiante. L'athlète *Mayer* et ses deux élèves exécuteront de nouveaux exercices; ils soulèveront entr'autres une plateforme sur laquelle auront pris place quinze personnes.

Lo boun'ami à la Luise Tsallet.

Quand l'è que lè felhies arrevant pè vè sèze
à dize-sate ans, lài a pas: lau faut on boun'-
ami, dâi iadzo, mimameint, s'ein tignant dou.
Et pu, quand bioissant lau dize-nâo ans, se ne
sant pas encora mariaie, craiant tot lo drâi
que sant fête po dâi vilhie felhie à bîn que
n'ant pas met dâi z'haillons que lè fant galéze.
L'è adan que lè faut vèze. Ie quemeinçant à
betâ dessu lau tita lo plie biau tsapi que
pouant trovâ tsi la tsapalire, avoué dâi riban
de tote lè couleu, on bocon arc-en-ciè, dâi
fliâo, que sè-lo mè; se lài astiquâvant assebin
dâi pesseinhî à dâi lâitron, on crâirâi pardieu
que portant onna lece* à on courti eintre lè
duve z'orolles. Ie doûtant assebin lau cazvinka
dâi z'autro iadzo, et pu sè mettânt à la mouda:
ie t'einfattant quie on affère avoué dâi mandze
asse lardze que seimbliie adi du llièin que
l'ant dâi z'ale et que vant s'einvolâ. Et lè solâ!
salut lè ressemèladzo, lau faut dâi pioulets, vo
sède prâo, de cliau chargues que fant piou...
piou... quand on martse. Assebin, se on vâi
allâ à pridoz iena que ne lài va pas dè cou-
touma, on pâo sè dere: « Volliâi-vo frèrmâ que
la Charlottè l'a dâi solâ nâovo, ie va à pridoz. »

* lece = plate-bande, jardin.

Et pu ein apri, se l'hommo que l'atteindant
n'è pas encora vegniâ du lè montagnes de der-
râi, mettânt oquie dinse su lè papâi: « Une de-
moisselle, jeune et jolie, désirerait faire la con-
naissance d'un monsieur riche et beau. Ce
serait pour le bon motif. »

La Luise Tsallet avâi fè assebin tot cein que
faut por coudhî trovâ on'hommo, ma, vouah!
pas mè que de cheveux dessu la tita à noutron
dzudzo. L'ire portant prâo galéza, ma pas on
batz dein son fordâ, et, ma fâi, sein z'ètiis min
de tsermalâ.

On dzo, sè dècède à allâ tant que vè lo pèta-
bosson.

— Vigno por mè mariâ, vo faut m'ècrire
dessu voutrè lâvro.

— Bin se vo volliâi, mâ io è-te voutron
boun'ami, se lài dit lo pètabosson, porquie
n'ète pas vegniâ avoué vo?

— Mon boun'ami! L'è que ein é min.

— Mâ, ma pourra damusalla, sède-vo pas
que faut veni dou?

Et la Luise qu'ire vegniâte asse rodze que
la roba dau boriâu de Mâodon lai fâ adan:

— Je crayé que la coumouna fournessâi tot
cein que faut.

MARC A LOUIS.

Miettes de bon sens.

Il ne faut pas renoncer aux semailles à cause
des pigeons.

On ne voit plus beaucoup de gens mourir
de faim, mais on en voit encore plusieurs mou-
rir d'indigestion.

La queue du diable.

M. Alfred Ceresole a fait, il y a une quinzaine de
jours, à Lausanne, sous les auspices de la Société
des Jeunes commerçants, la causerie que nous
avons annoncée. Cette causerie, que l'on avait à
juste titre appelée « soirée vaudoise », eut un très
grand succès; le nom seul du conférencier en était
un sûr garant. Dans le programme, figurait, entr'au-
tres, sous le titre: « Curieuse légende », une lettre
 inédite au *Conteur*, inspirée par une boutade de
notre numéro du 6 janvier. Un des auditeurs, M. F.
Sp., ignorant sans doute que nous avions eu,
comme lui, le plaisir d'entendre M. Ceresole, nous
adresse un court résumé de la dite lettre. Ces quel-
ques extraits, écrits de mémoire, donneront certai-
nement à nos lecteurs le désir de lire en entier cette
amusante fantaisie, trop longue malheureusement
pour être publiée dans le *Conteur*, mais qui figu-
rera, sans doute, dans le prochain volume de M.
Alfred Ceresole.

Mon cher Conteur,

Que je t'aime! surtout quand tu nous sers
du patois. Tu défends la bonne cause, tiens
bon; aie ton âme à toi; garde-toi d'imitation;
voilà quarante-deux ans que tu restes le même,
ayant toujours une place pour nos vieilles lé-
gendes, pour notre bon vieux patois. Tiens
bon! je serai toujours avec toi.

Dans ton numéro du 6 janvier dernier, tu
nous contes l'histoire du diable précipité du
ciel sur notre pauvre planète.

L'endroit où il tomba se trouve entre le can-
ton de Vaud et celui du Valais et porte un nom
caractéristique, en souvenir de cette malencon-
treuse chute: Les Diablerets.

Tu nous dis aussi que sa tête tomba en Es-
pagne, d'où la fierté rageuse des gens de la
Vieille-Castille. Ses mains tombèrent en Tur-
quie, d'où la rapacité féroce des sujets du sul-
tan.

Son cou roula en Italie, d'où l'amour si
communicatif des mangeurs de macaronis.

Sa bedaine arriva en Allemagne, d'où l'ap-
pétit glouton des mangeurs de choucroute.

Ses pieds restèrent en France, ce qui fit les
Français légers et coureurs.

Et tu conclus, mon cher *Conteur*, en deman-
dant: « Et pour la Suisse, que resta-t-il? »

— Mais oui, mon cher, nous en eûmes aussi
notre part, du diable. Et il y en eut pour tous,
de Genève à Bâle et de Chiasso à Constance;
il y en eut même pour ceux des bords de
la Louve et du Flon, que tu connais bien. Et je
te promets, qu'en janvier surtout, lorsqu'ar-
rivent les notes des fournisseurs et les bor-
dereaux d'impôt, nous ne nous demandons
plus si nous avons été oubliés dans le partage.
Attelés à notre part, nous ne sentons que trop
le prix des faveurs sataniques.

Ce qui nous échet en partage, tu l'as deviné,
mon cher *Conteur*, c'est... la queue du diable.

Gens de tous rangs et de toutes classes, qui
tirent,... tirent,... tirent cette queue.

Que de gouvernements, dont les caisses
souffrent de courants d'air; que de ministres,
en quête d'un équilibre financier, tirent cette
queue au contact dur et réfrigérant! Faut-il
que cet appendice infernal soit solide pour
qu'il n'ait pas encore cédé depuis si longtemps
que nous sommes des milliers à le tirer!

Oh! vous qui envoyez vos notes, songez à
cette noire queue, songez aux poètes rappelés
brusquement à la prose de la réalité pour
s'atteler à ce rugueux appendice.

Mon cher *Conteur*, il y a chez un de mes
voisins un grand dessin, comme une fresque,
auquel je repense en songeant à la question
que tu nous poses. Ce dessin représente toute
la famille alignée en une attitude puissante et
vraie, et tous, depuis le grand-père jusqu'au
petit-fils, tous tirent le diable par la queue.
Quelle ardeur! on sue rien qu'à les voir tirer!

Ce dessin m'a rendu rêveur et sais-tu ce que
j'y ai vu? J'y ai vu le portrait de toute la fa-
mille vaudoise qui, depuis le Centenaire et le
Festival, tire le diable par la queue avec un
ensemble admirable.

Passe-temps.

La réponse à la charade de notre numéro du 13
février est *pic-bois*. Seulement deux réponses jus-
tes: M^{me} Lise Michel, route de Carouge, Genève;
M. A. von Gunten, hôtel du Cerf, à Faoug. — La
prime est échuë à M^{me} Michel.

Enigme.

J'aborde d'un air gracieux
Le mortel à qui je m'adresse.
Très souvent, à ma politesse,
Il répond en baissant les yeux.

J'ai mille tours ingénieux,
Pour le bonheur, pour la tristesse;
Mais, par excès de gentillesse,
Je puis devenir ennuyeux.

J'ai droit de m'adresser aux princes,
Je suis de toutes les provinces,
Ainsi que de chaque saison.

Vous qui cherchez à me connaître,
Mille fois vous m'avez fait naître,
Par politique ou par raison.

Tout lecteur du *Conteur* a droit au tirage au
sort pour la prime.

THÉÂTRE. — Le mélo est mort et bien mort;
à Lausanne, tout au moins. Les spectateurs du di-
manche qui — prétendait-on — ne voyaient rien de
plus beau que le mélo, où l'on tire force coups de
fusil et où l'on massacre en grand, lui préférèrent
maintenant de beaucoup la comédie nouvelle, ac-
compagnée d'un amusant vaudeville. C'est à M.
Darcourt que nous devons cet heureux progrès. Il
n'a point voulu que seul le public du jeudi goûtât
les nouveautés de choix qu'il nous donne cet hiver;
il les répète le dimanche. Ainsi, demain, deuxième
de *La Sorcière*, de Victorien Sardou, le grand
succès actuel, que Lausanne est la première à ap-
plaudir, après Paris.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.